

Frank LESTRINGANT

« Histoires tragiques et vies des hommes illustres : la rencontre des genres. À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet »

Reproduit avec l'aimable autorisation de Madeleine Bertaud (ADIREL). Publié dans les *Travaux de littérature*, ADIREL, XIII, 2000, p. 49-67.

### ***Le Roman à la Renaissance***

Actes du colloque international de Tours dirigé par Michel Simonin (CESR, 1990) publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>

---

### **Pour citer cet article :**

Lestringant, Frank, « Histoires tragiques et vies des hommes illustres : la rencontre des genres. À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet », *Le Roman à la Renaissance*, Actes du colloque international dirigé par Michel Simonin (Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990), publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012, 16 p.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>



Article protégé par la loi sur le droit d'auteur, selon les conditions générales de la licence Creative Commons.  
Pour plus d'informations, écrivez à : [contact@rhr16.fr](mailto:contact@rhr16.fr)

**Frank LESTRINGANT**

*Université de Paris-Sorbonne*

**Histoires tragiques et vies des hommes illustres :  
la rencontre des genres.  
À propos de quelques histoires orientales chez Belleforest et Thevet**

Le duo formé par André Thevet et François de Belleforest fut presque aussi célèbre en son temps que celui de Bouvard et Pécuchet, de Laurel et Hardy. Duo complémentaire et contrasté sur le plan physique - au replet Thevet s'oppose l'ascétique et triste Belleforest - aussi bien que du point de vue des fonctions: l'un voyage, ou du moins voudrait le faire croire; l'autre écrit. Ce duo forme un parfait couple de comédie, brocardé à l'envi par les humanistes du déclin de la Renaissance, les « honnêtes gens » du Grand Siècle et les philosophes des Lumières<sup>1</sup>.

Or Belleforest et Thevet ont produit à eux deux, ensemble, puis séparément et pour une part concurremment, une œuvre immense, étendue au champ universel des connaissances de leur temps. L'un se voulut avant tout historien – au sens le plus large du terme ? ; l'autre fut cosmographe des rois de France, c'est-à-dire un géographe auquel rien n'échappait de ce que contenait le globe terraque. Par son extension et sa diversité, cette œuvre bicéphale pose inévitablement la question des genres. À l'intérieur du domaine virtuellement illimité des « histoires », y a-t-il une place pour l'écriture romanesque? Ou encore la frontière qui nous paraît aujourd'hui séparer de la manière la plus nette la fiction de l'histoire n'est-elle pas le fruit d'une illusion rétrospective, ce partage n'existant pas aussi clairement dans la conscience littéraire des écrivains de la Renaissance ?

Indice de cette indécision tard prolongée entre ce qui, de nos jours, relève en propre de la littérature et ce qui, en revanche, appartient à la discipline historique, l'âpre polémique qu'au soir de sa vie, à la fin des années 1580, Thevet lance contre Rabelais, ce « Panurgique grabeleur » qui n'a pas craint de « phantastiquer » des « voix gelées » dans les îles de la mer Occidentale. Piètre géographe et mauvais physicien, l'auteur du *Quart Livre de Pantagruel* ne mérite pas d'être reçu au nombre des historiens exacts<sup>2</sup>. La

<sup>1</sup> Sur ces deux auteurs et leur réception critique, voir respectivement Michel Simonin, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle, ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, « T.H.R. » 268, 1992, et Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, « T.H.R. » 251, 1991.

<sup>2</sup> Cette opinion est formulée par André Thevet dans son dernier ouvrage demeuré manuscrit, *Le Grand Insulaire et Pilotage* (circa 1588), BnF, Ms. fr. 15452, f.147 v°. Publié par R. Schlesinger

vivacité de l'attaque montre que la distinction n'allait nullement de soi, l'œuvre de Rabelais ayant fort à voir avec l'histoire, comme l'a rappelé naguère Jean Céard<sup>3</sup>, fût-ce sur le mode ironique et critique.

Pour s'en tenir au corpus formé par l'œuvre duelle de Belleforest et Thevet, on constate de semblables flottements sur le statut d'« histoires » qui émigrent du recueil de nouvelles à la prosopographie ou de la somme cosmographique aux *Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres*. Je prendrai pour exemple de tels glissements deux histoires orientales que l'on rencontre en des contextes très différents chez l'un et l'autre écrivains. Procédant de sources identiques, elles se voient affecter des traitements stylistiques distincts selon la forme et la nature de l'œuvre qui les accueille au cours de leurs pérégrinations littéraires. Par-delà les contraintes rhétoriques inhérentes à chaque genre, on verra que l'écrivain dispose d'une marge de manœuvre appréciable dans son travail d'adaptation.

La première de ces « histoires orientales », pour reprendre le titre d'un opuscule de Guillaume Postel intégré en 1560 à la *Republique des Turcs*, est celle de « Cherif (ou Serif), Roy de Fez et de Marroc », le fondateur de la dynastie sa'dienne. On la lit successivement au *Sixiesme Tome des Histoires tragiques* de Belleforest, de publication posthume en 1583, et dans les *Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres* de Thevet en 1584, où elle est fortement résumée. Dans cette seconde version, à vrai dire, elle est interrompue avant sa conclusion normale, comme si le scribe avait suspendu sa besogne avant terme, arrêtant net sa copie au bout de deux feuillets<sup>4</sup>.

La seconde histoire, qui bénéficia dans toute l'Europe d'une fortune considérable, est celle de « Sultan Mustapha, fils de Sultan Solyman ». Chez nos deux auteurs, la première version, encore embryonnaire, s'en trouve dans leurs *Cosmographies* jumelles de 1575, où l'épisode tend à nuancer le portrait par ailleurs élogieux du « Magnifique »<sup>5</sup>. Contrastant avec cette peinture somme toute favorable d'un souverain modèle, le tableau que Belleforest trace en 1583 du même Soliman dans le *Sixiesme Tome des Histoires tragiques* ne recule ni devant l'excès pathétique ni devant la caricature. Le Grand Seigneur y tient le même rang que « Busire, Phalaris, Denys le Tyran, et autres

et A.-P. Stabler, *André Thevet's North America. A Sixteenth Century View*, Montréal et Kingston, McGill University Press, 1986, p. 235-236.

<sup>3</sup> Voir Jean Céard, « L'Histoire écoutée aux portes de la légende », in *Études seiziémistes offertes à M. le Professeur V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1980, p. 91-109.

<sup>4</sup> André Thevet, *Les Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres Grecz, Latins et Payens, recueilliz de leurs tableaux, livres, medalles antiques et modernes*, Paris, veuve J. Kervert et G. Chaudière, 1584, livre VIII, ch. 143, f. 646-647: « Cherif Roy de Fez, et de Marroc ». - Voici la dernière phrase de cette *Vie* inachevée (f. 647 v<sup>o</sup>) : « Ce prestre Roy pour raison que dessus les receut (il s'agit des Turcs qui se rendent à Cherif pour le trahir), et appointa, et en peu de temps ils se porterent si bien à son service, qu'il les print pour sa principale garde, tellement que l'argent ne leur manquoit de rien. »

<sup>5</sup> André Thevet, *La Cosmographie universelle*, Paris, P. L'Huillier et G. Chaudière, 1575, livre XI, ch. V, f. 371 v<sup>o</sup>: « Solyman Prince humble ». Cf. François de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, N. Chesneau et M. Sonnius, 1575, t. II, col. 571: « Quel estoit Solyman ».

telles bestes monstrueuses »<sup>6</sup>. Un peu plus loin, il est même égalé à Néron, qui contraignit son maître Sénèque à se donner la mort.

La disparate du ton et du propos s'explique par la différence des genres traités ici et là, et par la diversité des modèles suivis, ou pour mieux dire recopiés par un polygraphe pressé, insoucieux de donner cohérence et unité à son œuvre. Dans la *Cosmographie universelle de tout le monde*, c'est « Paul Jove », alias Giovio, qui fournissait les grandes lignes de l'éloge du prince. À présent, Belleforest se montre tributaire du livret de Nicolas de Moffan, *Le Meurtre execrable et inhumain commis par Soltan Solyman, grand Seigneur des Turcs, en la personne de son fils aîné Soltan Mustaphe*<sup>7</sup>. Cette « histoire tragique » avant la lettre, émanant d'un ancien prisonnier des Turcs, contait avec une éloquence pathétique l'assassinat commis le 21 septembre 1553 par Soliman sur la personne de son fils. La fortune du récit fut considérable dans toute l'Europe, et engendra une lignée de fictions théâtrales ou romanesques, de la *Soltane* de Gabriel Bounin en 1561, sorte de *Médée* travestie à l'orientale<sup>8</sup>, jusqu'aux cycles narratifs de Madeleine de Scudéry au temps des *Précieuses*. Le succès de l'histoire est dû avant tout à son caractère sensationnel - un père faisant étrangler son fils sous ses yeux - et au savant dosage de cruauté et d'intrigue qui caractérise ce complot né dans la tiédeur moite et trouble du sérail.

Par un trajet parallèle à celui de l'histoire de « Serif », la triste destinée de Mustapha, le bon fils tué par un père tyrannique, se transporte des *Histoires tragiques* aux *Vies des hommes illustres*, où elle apparaît, quant à elle, sous une forme complète, quoique nettement résumée par rapport à la version longue de Belleforest<sup>9</sup>.

La migration parallèle de ces deux histoires orientales, d'un recueil d'*Histoires tragiques* vers la prosopographie, montre, semble-t-il, la relative homogénéité d'un intertexte, où nous serions tentés de voir au contraire une franche disparate. *Histoires tragiques* et *Vies* ont en commun d'être des histoires particulières d'individus

<sup>6</sup> François de Belleforest, *Le Sixiesme Tome des Histoires tragiques, contenant plusieurs Discours memorables, la plus part recueilly des histoires advenues de nostre temps [ ...]. Reueuës, corrigées, et augmentées outre les precedentes impressions*, Lyon, Cesar Farine, 1583, « Histoire sixieme : De l'abominable et tyrannique meurtre de Sultan Solyman Roy des Turcs, perpetré sur son fils Mustapha », p. 377-378. - La dédicace à Guillaume des Lombards est datée « De Paris ce 17. de Janvier 1572. » (BnF : Y2. 15980).

<sup>7</sup> Nicolas de Moffan, *Le Meurtre execrable et inhumain commis par Soltan Solyman, grand Seigneur des Turcs, en la personne de son fils aîné Soltan Mustaphe, traduit en langage françois du latin de Nicolas de Moffan, par I. V.*, Paris, chez Jean Caveiller, 1556 (BnF: J.19920), in-8°, sign. – h4. L'édition latine originale est publiée à Bâle en 1555. - Sur ce texte, voir Clarence Dana Rouillard, *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660)*, Paris, Boivin, 1941, p. 421-425.

<sup>8</sup> Gabriel Bounin, *La Soltane. Tragedie par Gabriel Bounin lieutenant de Chasteau-rous en Berry*, Paris, Guillaume Morel, 1561. Voir, outre C. D. Rouillard, *op. cit.*, p. 426-430, l'édition critique de cette pièce par Michael Heath, Exeter, University of Exeter, 1977. - L'histoire de Mustapha est intégrée, sous une forme romancée, dans l'œuvre-fleuve de Madeleine de Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre Bassa* (1641), 2nde Partie, livre II. Voir encore le commentaire de Rouillard, p. 546-571.

<sup>9</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, VIII, 146, f. 652-655 v°: « Sultan Mustapha, fils de Sultan Solyman ».

particuliers, et c'est peut-être là leur plus petit commun dénominateur. Rappelons à cet égard la définition que donne Plutarque au début de sa *Vie d'Alexandre le Grand*. Il déclare, en manière d'excuse, qu'il n'a pas « appris à écrire des histoires, mais des vies seulement »<sup>10</sup>. Dès lors son exposé sera sélectif. Au lieu d'embrasser la totalité du champ historique, il n'écrira qu'un sommaire ou abrégé d'actes et de dits mémorables. Car

[...] les plus hauts et les plus glorieux exploits ne sont pas toujours ceux qui montrent mieux le vice ou la vertu de l'homme; mais bien souvent une légère chose, une parole ou un jeu, mettent plus clairement en évidence le naturel des personnes, que ne font pas des défaites où il sera demeuré dix mille hommes morts, ni les grosses batailles, ni les prises des villes par siège ni par assaut.

Ce goût pour le détail révélateur au détriment de la vue d'ensemble, cette obsession pour le particulier, plus significatif que le général, se retrouvent dans les genres illustrés respectivement par Belleforest et Thevet. Mais la moderne prosopographie respecte plus fidèlement que l'histoire tragique l'exigence de concision édictée par le Chéronéen. Là où Belleforest amplifie, sur le modèle des historiens antiques et modernes, par l'adjonction de parallèles, de sentences morales et d'interminables harangues – pas moins de sept dans la seule histoire de Serif –, Thevet abrège par rapport à ses devanciers. Ses *Vies* dépassent rarement deux, trois feuillets, exceptionnellement quatre dans le cas de Sultan Mustapha, et sont par conséquent beaucoup plus brèves que celles de Plutarque. À plusieurs reprises, Thevet souligne cette heureuse brièveté qui est la sienne, en l'opposant au vain bavardage de ses devanciers, ces « brouillons et causeurs » – dont Belleforest – « qui ne farcissent leurs histoires que de longues parolles, sans que la chose le plus souvent le mérite »<sup>11</sup>. Au début du chapitre consacré à Cherif, il revient à la charge, pour stigmatiser « quelques uns, [qui] ont voulu discourir de sa vie assés légèrement, bastissans une histoire à leur fantasie »<sup>12</sup>. La concision, à l'en croire, serait garante de la vérité de l'histoire.

Une autre suggestion exprimée par Plutarque dans sa *Vie d'Alexandre* et suivie à la lettre par Thevet, qui, du reste, n'innove guère dans cette voie, puisqu'il vient après Paolo Giovio, l'évêque de Nocera : c'est la mise en place d'un portrait gravé en tête de chaque *Vie*. Plutarque avait lui-même filé le parallèle entre son dessein et celui du peintre de portraits:

Tout ainsi donc comme les peintres qui portraient au vif recherchent les ressemblances seulement ou principalement en la face et aux traicts du visage, sur lesquels se voit comme une image empreinte des mœurs et du naturel des hommes, sans guères se soucier des autres parties du corps, aussi nous doit-on concéder que nous allions principalement recherchant les signes de l'âme...<sup>13</sup>

Un corps réduit à son seul visage, à lire lui-même comme le portrait d'une âme, telle est la synecdoque particularisante que donnent tout à la fois à voir et à lire les *Vrais*

<sup>10</sup> Plutarque, *Les Vies parallèles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 323 : « Vie d'Alexandre le Grand », ch. I.

<sup>11</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, IV, 31, f. 304 : « Scanderbeg, qui estoit nommé George Castriot ».

<sup>12</sup> A. Thevet, *op. cit.*, f. 646 r°.

<sup>13</sup> Plutarque, *loc. cit.*, à la suite du passage cité ci-dessus à la note 10.

*Pourtraits et Vies* de Thevet. Aussi cette image en frontispice dispense-t-elle de plus longs discours: non seulement la partie vaut pour le tout, mais le portrait renferme en outre comme un résumé de la vie. La sorte de turban dont est coiffé Cherif exprime assez l'hypocrite « capharderie de ce reverend »<sup>14</sup>, lequel, sous couvert de religion, s'est emparé de la monarchie. La « robe de lin fort blanc » qui complète sa parure représente pareillement ce voile de sainteté sous lequel ont été conçues, si l'on en croit Thevet, les plus noires perfidies.

Les *Vies* expriment donc l'histoire par synecdoque, un peu comme la topographie – ou chorographie – finit par montrer de proche en proche l'univers entier, par une succession de vues juxtaposées. Du reste, la métaphore organique est commune aux deux disciplines : prosopographie et chorographie figurent la personne entière par la tête, la tête par le visage, le visage par le front et les yeux. Dans une petite *Cosmographie* portative publiée dans les années 1540 et fort en vogue durant toute la Renaissance, Pierre Apian donnait à cette comparaison son illustration graphique la plus fidèle : à l'œil ou l'oreille, détachés sur la surface de la page, correspond, en termes géographiques, la vue topographique d'une ville escarpée, d'une île en relief ou d'une montagne, alors qu'à la vision cosmographique – celle du cosmos appréhendé dans sa totalité – répond la tête entière<sup>15</sup>.

L'histoire tragique, comme la *Vie*, donne de l'histoire universelle une vision raccourcie, condensée, mais complète à sa manière. Il suffit en effet à l'écrivain d'en faire ressortir la valeur exemplaire, instantanément généralisable et applicable aux situations les plus variées et aux divers temps de la lecture. De même que l'univers se résume dans une île, une ville ou dans l'architecture d'un paysage composé, un drame passionnel ou une existence exemplaire projettent sur l'humanité une lumière significative et presque suffisante.

L'ultime indication fournie par Plutarque dans l'exorde de sa *Vie d'Alexandre* se rapporte à la valeur d'enseignement de telles histoires. Il s'agit, on s'en souvient, de « montrer [au] mieux le vice ou la vertu de l'homme », c'est-à-dire d'ériger une figure particulière en exemple de vie – positif ou négatif. Or la valeur didactique de l'histoire et sa portée morale sont des constantes du genre à la Renaissance et à l'âge classique. L'histoire fournit des modèles à suivre ou à combattre pour l'homme chargé de conduire les affaires du monde, monarque, grand capitaine, seigneur ou magistrat. La préoccupation, ce n'est pas une surprise, apparaît commune à Belleforest et à Thevet. Le premier surtout revient volontiers sur ce thème :

[...] veu que estant l'histoire le miroir de la vie de l'homme, il faut s'en servir, et en prendre les enseignemens pour façonner sa vie.<sup>16</sup>

<sup>14</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, f. 646 v°. Le texte fait évidemment référence à la gravure située en début de chapitre, au recto du même feuillet.

<sup>15</sup> Pour un commentaire de ces gravures de Peter Benewitz, dit Pierre Apian, voir mon livre *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, « Ouverture » : « Renaissance et cosmographie », p. 16.

<sup>16</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome des Histoires tragiques*, op. cit., 1583, « Histoire seconde », p. 116.

Cette incidente, glissée dans l'histoire de Serif, reflète la philosophie constante de Belleforest en la matière. L'histoire tragique relève de la parénèse, comme l'a souligné Michel Simonin<sup>17</sup>, et plus les accidents qu'elle met en scène sont variés, plus la démonstration est efficace. Comme le dit encore Belleforest dans la même nouvelle:

Mais quoy ? qui est celuy qui puisse resister à ce qui est ordonné par la tant grande providence divine que les anciens ont fausement baptisée du nom de fortune?<sup>18</sup>

Le destinataire d'une telle sagesse chrétienne est au premier chef le " Prince ", dont la prudence et la vertu sont sollicitées au fil de la lecture par les avertissements qui émaillent la narration. Dans le cas de Serif, comme dans celui de Mustapha, la tragédie est d'autant plus parlante que la chute du personnage est plus brutale: un assassinat, agrémenté de détails sordides. Mustapha est étranglé par sept muets sous les yeux de son père qui s'en réjouit; le corps de Serif est tellement défiguré par ses meurtriers qu'il n'a plus « aucune forme d'homme » et que son fils hésite à le reconnaître<sup>19</sup>. Le contraste de la prospérité et de l'infortune, de l'excès d'honneur et de l'excès d'opprobre, constitue, si l'on en croit une définition de Jean de La Taille, l'art et le ressort de la tragédie<sup>20</sup>. Avivé à l'extrême, ce contraste favorise chez Belleforest le triomphe de la leçon morale.

Thevet partage ce point de vue didactique, et il l'expose tout au long de la dédicace et de l'épître au lecteur de ses *Vrais Pourtraits*, en insistant sur l'effet produit par la vive image. Les portraits possèdent une « énergie et vertu intérieure »<sup>21</sup>, qui s'imprime, par le canal des yeux, dans l'esprit du lecteur, ainsi édifié. « Eterniser la memoire de ceux qui le meritent et rendre plus execrables ceux qui se sont declarés ennemis de la vertu et pieté », telle est la double fonction des *Pourtraits*, dont le qualificatif de « vrais » indique suffisamment le caractère de document historique. « Vrais », donc crédibles, et l'efficacité rhétorique s'en trouve renforcée.

Or de ces deux genres, le plus moralisateur n'est pas celui qu'on pense. Cela tient sans doute en partie à la personnalité des deux auteurs. Il est un fait qu'ici l'histoire tragique se révèle plus didactique que les *Pourtrait et Vie*. On pourrait réduire l'histoire de Serif selon Belleforest à un enchaînement continu de maximes, que les « manchettes » de l'édition de 1583 livrent du reste obligeamment à l'attention du lecteur pressé :

Combien peut l'opinion de bonté pour alterer les estats.  
Religion grand moyen pour gagner le peuple.

<sup>17</sup> M. Simonin, *op. cit., passim*. Du même, « François de Belleforest traducteur de Bandel dans le premier volume des *Histoires tragiques* », in Matteo Bandello *novelliere europeo* (Tortona, 1982), p. 455-471.

<sup>18</sup> F. de Belleforest, *op. cit.*, p. 115.

<sup>19</sup> F. de Belleforest, *op. cit.*, p. 132.

<sup>20</sup> Jean de La Taille, *De l'Art de la tragédie*, 1572, in J. de La Taille, *Saül le Furieux, La Famine ou les Gabéonites, tragédies*, éd. E. Forsyth, Paris, Société des textes français modernes, diff. Didier, 1968, p. 2-15. C'est de cette même conception qu'hérite Agrippa d'Aubigné dans *Les Tragiques*, comme l'a montré Richard L. Regosin, *The Poetry of Inspiration. A. d'Aubigné's "Les Tragiques"*, Chapel Hill, North Carolina, University of North Carolina Press, 1970, p. 30-32.

<sup>21</sup> A. Thevet. *Vrais Pourtraits*, « André Thevet Cosmographe du Roy, au Benevole Lecteur, Salut », f. a 6 r°.

Le corps se parfait raporté à son principe.  
L'origine des royaumes vient de la vertu.  
La corruption du peuple procede du vice du chef  
Affrique abonde en monstres.<sup>22</sup>  
La pure religion ne cause jamais revolte.<sup>23</sup>  
Etc.

Rien de tel dans la *Vie* correspondante de Thevet, si ce n'est l'adage hérité de Pline et plus en vogue que jamais dans la géographie de la Renaissance:

Thevet l'a sans doute emprunté à la version antérieure de Belleforest, mais il connaissait la formule de longue date, l'ayant utilisée dans ses premiers ouvrages, *Cosmographie de Levant* de 1554, *Singularitez de la France Antarctique* de 1557. En général, Thevet néglige les maximes d'ordre politique qu'en très conformiste adversaire de Machiavel et de ses disciples Belleforest avait égrenées au fil de son récit. Il ne retient qu'une loi historique de portée bien vague:

[...] comme toute chose prenant commencement n'a point tout soudain sa perfection  
[...].<sup>24</sup>

C'est que, jusque dans la rédaction des *Hommes illustres*, sa dernière œuvre publiée, Thevet demeure ce géographe et « singularisateur » qu'il est par caractère et par profession. La prosopographie est pour lui un genre d'emprunt, qu'il pratique sur le tard pour justifier sa charge officielle de cosmographe du roi et s'assurer dans le même temps, en des années particulièrement troublées, la protection des grands dont il honore par l'image et par le discours les ancêtres glorieux<sup>25</sup>. Nulle surprise pour qui est familier de son œuvre, si l'éloge des hommes illustres devient ici prétexte à des digressions pittoresques ou plaisantes. Ses *Vies* s'ouvrent à la couleur locale, et il ne peut être question d'un Oriental sans que l'on sache la longueur et la forme de son turban. Celui de Cherif, précisément, nous vaut une description minutieuse: commun chez les Mores d'Afrique du Nord, il

[...] differe de celuy des Turcs, pour n'estre si gros, et pesant sur leur teste. estant fort peu plissé, les deux bouts trainans pres de terre comme pouvés veoir par ceste presente figure, laquelle me fut donnée par un Chrestien, qui fut esclave trente deux ans de ce Morabuth [...].<sup>26</sup>

La présence insistante des *realia*, preuve tangible des longs voyages et des nombreuses relations du cosmographe, colore le matériau historique. Marié à une comique truculence, ce réalisme du détail anime plus volontiers l'exposé à l'emporte-pièce de Thevet que la proluxe narration de son confrère. Leurs poétiques, au demeurant, sont apparentées. Le maître-mot, ici et là, est celui de « vive représentation ». Pour enseigner, il faut émouvoir, et l'image, plus que la lettre, est apte, par la charge

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>23</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome [...]*, *op. cit.*, "Histoire seconde", p. 74, 75, 78, 79, 80 et 81 respectivement.

<sup>24</sup> A. Thevet, *loc. cit.*, f. 646 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

<sup>25</sup> Voir mon livre *André Thevet cosmographe des derniers Valois*, *op. cit.*, 1991, ch. IX: "La gloire perdue du cosmographe", p. 274-289.

<sup>26</sup> A. Thevet, *op. cit.*, f. 646 v<sup>o</sup>.



émotionnelle qu'elle contient et transmet, à imprimer le message dans l'esprit du lecteur. C'est pourquoi, dans son adresse liminaire « au bénévole lecteur », Thevet répète, d'après Aristote et Horace, l'éloge de la « vifve peinture », en y mêlant une allusion au *Décret* de Gratien, qui justifiait la révérence portée aux icônes et images, lesquelles sont, comme chacun sait, la Bible des illettrés :

Voire que davantage elle empreint dans la chose la memoire advenuë, de sorte que vulgairement on appelle la peinture histoire muette et livre des idiots ou non lettrés, non moins necessaire en une Republique, que les Histoires et Chroniques.<sup>27</sup>

On retrouve ici la métaphore picturale à l'œuvre dans le genre des *Vies*, tel que le définissait Plutarque. Le recueil des *Vrais Pourtraits et Vies* déroule une mémoire visuelle. C'est cet « art de la mémoire » que déployaient pour les simples gens les vitraux des cathédrales et pour les doctes le *Théâtre* de Giulio Camillo Delminio<sup>28</sup>. Mais alors que Thevet s'inscrit d'emblée dans la droite ligne de cette tradition, qui trouve chez Horace et chez Philostrate une double justification érudite<sup>29</sup>, Belleforest se rapproche plutôt du modèle théâtral. Le genre de l'histoire tragique fait explicitement référence à l'univers de la tragédie, dont il reproduit non seulement le bruit et la fureur, mais aussi la redondance oratoire, le contraste pathétique et l'abondance de maximes qui déjà surchargeait les monologues de Sénèque et dont la séquence pressée constituait l'armature de ses échanges stichomythiques.

Dans la sixième histoire du tome VI, Belleforest rappelle que le destin du malheureux Mustapha a depuis longtemps été porté « sur les theatres », allusion transparente à *La Soltane* de Bounin, cette tragédie du début des guerres de Religion dans laquelle la maléfique Roxelane ou « Rose » emprunte les traits de Médée et Soliman le cruel ceux d'un Hérode furibond<sup>30</sup>. Or si Belleforest reprend après les tragiques une histoire largement divulguée, c'est afin de traduire à l'usage des « simples » le style élevé du poème dramatique, qui n'est accessible qu'à l'élite des savants. Pour tous les autres, « qui n'entendent la divinité des vers, ny les admirables couleurs de nos poètes François »<sup>31</sup>, il est nécessaire de transposer en prose vulgaire l'héroïque sublimité d'une langue réservée aux dieux et aux héros.

<sup>27</sup> A. Thevet, *op. cit.*, « Au Benevole Lecteur, Salut », f. a 6 r°.

<sup>28</sup> Frances A. Yates, *L'Art de la mémoire*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1975, ch. VI, p. 144-174.

<sup>29</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, « Au Benevole Lecteur, Salut », f. a 5 v°: « De ce rend tesmoignage le Poete Horace, quand il dict, que

Moins resveille l'esprit ce, que la renommée  
Enseigne par la voix dedans l'air entonnée,  
Que ce qu'est présenté au devant de nos yeux  
Fideles messagiers et tesmoins lumineux. »

À cette référence au fameux *Art poétique ou Épître aux Pisons*, Thevet ajoute, au feuillet suivant (f. a 6 r°), celle à Philostrate, « au deuxiesme livre de la vie d'Appollonius qui en fait une invention des Dieux ».

<sup>30</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome des Histoires tragiques*, *op. cit.*, « Histoire sixieme », p. 379. Pour le commentaire de *La Soltane* de G. Bounin, voir l'édition de M. Heath citée plus haut à la note 8 et plus spécialement les p. XV-XVI de l'introduction.

<sup>31</sup> F. de Belleforest, *ibid.*

Qu'il s'agisse de l'histoire tragique ou de la prosopographie, la prose de l'histoire représente un plus bas degré d'éloquence que le poème tragique. Il n'en est pas moins vrai qu'elle en est la transposition à un registre inférieur. On a déjà noté la permanence de certains procédés rhétoriques, particulièrement nombreux dans les harangues aux périodes enflammées, coupées d'exclamatives et ponctuées d'épiphones. Il faudrait ajouter l'accent porté sur le caractère visuel et spectaculaire d'événements donnés à voir plutôt qu'à lire. La prédilection pour l'horrible et le sensationnel, évidente dans le récit des morts jumelles de Serif et de Mustapha, rappelle l'outrance sanguinolente du théâtre de Sénèque. Mais il s'y mêle, plus encore que chez Bounin et comme chez Thevet, dont Belleforest a pu subir l'influence au temps de leurs travaux communs, le souci du détail exotique qui transporte instantanément l'imagination en des lieux lointains. Par exemple, le massacre qui suit l'assassinat de Serif par les Turcs est exécuté par le « trenchant des Simeterres damasquinez de Turquie »<sup>32</sup>. La précision peut paraître superflue; mal intégrée au récit, elle ne poursuit d'autre fin que de donner à voir et à rêver. Cèdent pareillement à l'attrait pour le chatoiement du divers les descriptions de villes et de pays : Fez et le royaume de « Suz » (Sousse) dans l'histoire de Serif<sup>33</sup>.

La poétique des genres cultivés par Belleforest et Thevet repose en définitive sur une ambiguïté profonde. D'un côté l'ambition est démesurée, qui consiste à continuer les *Vies* de Plutarque, ou à donner l'équivalent en prose de la tragédie rénovée par les poètes de la Pléiade et leurs épigones. Mais dans le même temps les deux auteurs veulent s'adresser au large public des « simples », qui n'ont pas eu le loisir de se polir dans l'apprentissage des bonnes lettres. Que retenir de ces déclarations contradictoires? Comment choisir entre cette ambition et cette modestie apparente ?

En fait, Belleforest et Thevet nourrissent la nostalgie des grands genres - tragédie et histoire prosopographique – qu'ils sont incapables de traiter et dont ils donnent des succédanés adaptés au goût du jour. Le but qu'ils se sont fixé est revu et corrigé par le nouveau public de mondains et de demi-lettrés auquel ils destinent par priorité leurs productions, sans qu'ils écartent pour autant les grands seigneurs et magistrats dont ils espèrent devenir ou rester les clients. En dépit de cette inflexion commandée par le marché et les nouvelles conditions sociales, leur dessein esthétique et moral demeure des plus élevés. Chacune des *Histoires tragiques* de Belleforest est encadrée par un " argument " explicatif en prologue et une conclusion où se formule en toutes lettres, à l'attention du public négligent ou paresseux, le « fruit de ceste histoire »<sup>34</sup>. Héritage mixte des recueils de nouvelles enchâssées dans une histoire-cadre comme le *Décameron* ou *L'Heptameron* et d'autre part des *Vies parallèles*, certaines des *Histoires tragiques* sont regroupées par paires et suivies d'une comparaison terme à terme: ainsi l'histoire de Mustapha assassiné sur l'ordre de Soliman et sous ses yeux (VI, 6) est-elle mise en parallèle avec celle du « prince de Foix, emprisonné par le Comte son pere, [...] qui en fin l'occist sans y penser » (VI, 4). La comparaison aboutit dans ce cas à taxer de la

<sup>32</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome*, 2, p. 132.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 141.

« plus grande inhumanité » le Grand Turc et à relaxer pour inconscience et maladresse le comte de Foix, tuant son fils de sa propre main en croyant le délivrer<sup>35</sup>.

Les conditions du marché et la vulgarisation – relative – du propos parénétiq ue n'interdisent pas cet effet de rémanence par lequel, sur un mode dégradé et parfois caricatural, les formes antérieures subsistent à l'intérieur des nouvelles : commentaire conclusif des *Vies* ou « conférences » des devisants intercalées dans la séquence des contes d'une journée; rhétorique spectaculaire et énergie visuelle de la tragédie.

En outre, au-delà de ce didactisme convenu, adressé en premier lieu aux princes et puissants de ce monde, les genres illustrés par Belleforest et Thevet délivrent un autre type de message, que l'on pourrait qualifier de politique, voire de satirique. Par-dessus la tête des dédicataires officiels, ils s'adressent à une opinion publique embryonnaire, dont l'éclosion est favorisée par l'impuissance du pouvoir en place, les incertitudes quant à l'avenir de la dynastie et les luttes de partis qui déchirent le royaume.

En conséquence, l'histoire tragique et la *Vie* deviennent des « miroirs », en un sens tout différent de celui qui a été envisagé jusqu'ici. Chère à Plutarque comme à l'historiographie léguée par l'Antiquité, la notion topique de miroir permet de glisser de la réalité exotique à la réalité proche, du par-delà au par-deçà. Dès lors les contemporains de Belleforest et Thevet peuvent lire les guerres de Religion en filigrane de celles du Maroc et discerner les traits de Martin Luther ou de Jean Calvin sous le masque et le « tulban » de Cherif. De la même manière, le funeste destin de Mustapha pourra être interprété comme une fable française.

### **Histoires orientales, fables françaises**

Le cas de Serif, *alias* Cherif, est le plus limpide. Il s'agit d'un imposteur qui, sous couvert de religion, bouleverse l'État et s'empare de la royauté du Maroc. Le parallèle est aisé avec ceux qui, en Europe, et plus spécialement en France, « faisant pavesade de la sainteté et se targant du nom de pureté et reformation d'estat, se sont fait voye à l'usurpation des Seigneuries »<sup>36</sup>. Belleforest, dont le catholicisme militant s'allie au conservatisme social, aperçoit dans l'ascension fulgurante de ce « simple prestre Mahometan »<sup>37</sup>, servi tout à la fois par une réputation de sainteté et par la ruse la plus cynique, un parallélisme frappant avec le destin des hérétiques français qui ont déstabilisé le royaume et investi l'État. Présente en sous-œuvre, l'analogie est parfois formulée en clair. Ainsi en va-t-il de la ligue sainte que forment les affidés de Serif et qui évoque les assemblées nocturnes des huguenots:

Car aucun n'estoit receu en sa compagnie sans faire le serment de fidelité, et de defendre le saint ministre contre tout homme, tout ainsi qu'on dict qu'en faisoient de

<sup>35</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome*, 6, p. 465. Cf. dans le même volume l'« Histoire quatrieme », p. 214. Intercalée entre ces deux histoires parallèles, l'« Histoire cinquieme » est celle d'« Amleth », prince du Danemark, dont le schéma narratif est en quelque sorte inverse, puisqu'il s'agit, non plus d'un père tuant son fils, mais d'un fils vengeant son père assassiné. C'est là la source de Shakespeare pour sa tragédie.

<sup>36</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome*, 2, p. 81.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 90.

nostre temps ceux qui couroient aux assemblées de nuit, pour ouir la parole du seigneur en France.<sup>38</sup>

Thevet, qui écrit après Belleforest et selon toute probabilité d'après lui, hérite du parallélisme entre la secte de Cherif et le protestantisme. Le rapprochement, d'emblée, est autorisé par une mise au point chronologique :

Le Morabuth commença à prescher ses folies en Afrique environ l'an de nostre Seigneur depuis mil cinq cens quatorze, jusques à vint six. Auquel temps nous sentions desja les tumultes en la Chrestienté, et sembloit que ce personnage servist de presage à ce que nous avons du depuis senty en l'Eglise Catholique qui estoit au mesme temps que Martin Luther jettoit ses flambeaux.<sup>39</sup>

Mais à la différence de son devancier, Thevet abandonne très vite cette manière détournée de parler des affaires de l'Europe à travers celles de l'Afrique. Peu enclin au débat théologique et laissant à d'autres le soin de stigmatiser les désordres entraînés par la Réforme, il se contente d'émailler la suite de son exposé de quelques allusions plaisantes. C'est ainsi que pour qualifier « ce galland de Cherif »<sup>40</sup>, il use des termes de « predicateur » et de « predicant », dont l'emploi, au temps des guerres de Religion, est étroitement connoté<sup>41</sup>. De surcroît, il suspend son récit avant la fin, le privant ainsi de conclusion comme de morale.

L'histoire de Mustapha apparaît bien plus riche de significations obliques. À l'inverse de ce que l'on a observé pour la vie de Cherif, c'est Thevet, et non plus Belleforest, qui délivre l'interprétation la plus féconde et la plus audacieuse du point de vue politique. Chez le premier la psychologie de Soliman n'accède pas à une pleine cohérence, et son geste criminel ne s'explique que par le succès d'une intrigue du sérail. Alors qu'il charge le sultan Mehmet II, dont les « saletez, vilennies, et inhumanitez » contre son propre sang sont dénoncées à plaisir<sup>42</sup>, Belleforest laisse entrevoir en faveur de son successeur Soliman une indulgence étrangère à Moffan, sa principale source. La faute, comme chez ce dernier, est rejetée sur les intrigues d'une femme, l'ambitieuse « Rousse » - ou Rose, ou Roxelane, autrement dite Hurrem Sultan - et d'un conseiller perfide, le « trahiste moustaché » Rustan Bacha<sup>43</sup>. Du crime dont s'est rendu coupable Soliman, « un des plus accomplis princes du monde » au demeurant<sup>44</sup>, Belleforest dégage une morale à l'adresse des grands, qu'ils soient infidèles ou chrétiens :

Regardez Princes, que pareilles delices ne vous affolent, et que les mignotises des femmes ne vous facent degenerer de la vertu de vos majeurs, ny oublier voz generositez et gentillesses.<sup>45</sup>

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>39</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, VIII, 143, f. 646 v°.

<sup>40</sup> *Ibid.*, f. 647 v°.

<sup>41</sup> *Ibid.*, f. 647 r°.

<sup>42</sup> F. de Belleforest, *Le Sixiesme Tome*, 6, p. 382.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 423.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 400 : « Louange de Solyman Roy des Turcs ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, un peu plus haut dans la page.

Car « une simple esclave » suffit à envoûter le Sultan, « luy fait oublier toutes ces perfections, et le rend plus brutal et desnaturé, que ne sont les bestes les plus farouches ». L'avertissement misogyne débouche sur une leçon de morale politique, servie par le romanesque de l'intrigue: nouvelle Dalila ou nouvelle Eve, « la Rousse » a entraîné par ses « mignotises » la chute du meilleur souverain qui fût au monde.

L'épisode de la mort de Mustapha est toutefois justiciable d'un traitement plus strictement politique, qui permet de rendre au personnage de Soliman, oscillant chez Belleforest du monstre au héros, une plus forte stature. L'horrible « parricide » commis par le Sultan sur son fils aîné revêt alors un sens allégorique, dont la clef réside en France, dans l'histoire de la dynastie régnante.

Déjà dans *La Soltane* de Bounin, publiée en 1561, la signification politique était sous-jacente. L'infâme Rustan jouait le rôle du duc François de Guise, désireux d'infléchir par ses mauvais conseils la conduite du jeune roi Charles IX et d'obtenir la mort d'un prince innocent, Condé, son rival protestant<sup>46</sup>. En son temps, la tragédie de Bounin, magistrat proche du chancelier Michel de L'Hospital, plaidait en faveur de la monarchie souveraine plus tard prônée par Jean Bodin et dénonçait les prétentions de la maison de Lorraine à contrôler l'appareil d'État. Tout cela se passait avant la « révolution de la Saint-Barthélemy »<sup>47</sup> et la remise en cause de plus en plus ouverte, par les extrémistes des deux bords, de la toute-puissance du roi.

Un quart de siècle plus tard avec Thevet, l'épisode change de sens. L'accent n'est plus mis sur le mauvais conseiller, mais sur la puissance exorbitante du monarque, à même de perpétrer un tel crime sans rencontrer la moindre opposition. Première constatation: le recueil des *Vies* où Thevet, cosmographe de Henri III, mais sympathisant de la Ligue, a inclus un grand nombre de ses contemporains illustres, ne fait aucune place au portrait de Soliman. Le Sultan, que Thevet prétend avoir personnellement vu lors de son séjour au Levant, dans les années 1549-1552<sup>48</sup>, n'est évoqué qu'indirectement, à travers des chapitres consacrés à ses prédécesseurs (Mehmet II), à ses adversaires (Nicolas Esdrin, Ismaël Sophi) ou à ses descendants (Sultan Mustapha)<sup>49</sup>. Seconde remarque: comme chez Belleforest, deux discours contradictoires coexistent au sujet de Soliman. D'une part, selon la formule quasi rituelle de l'éloge de l'infidèle,

[...] c'estoit le Prince le plus doux et benin, qu'il est possible de penser, auquel ne manquoit autre cas, que la vraye cognoissance du fils de Dieu et la reception du Sacré lavement.<sup>50</sup>

La louange, paraphrasée tout à la fois de Paolo Giovio et de Belleforest, est répétée dans le portrait de « Mahemet, Second du nom »<sup>51</sup>, pour faire ressortir par contraste les

<sup>46</sup> Pour cette interprétation, voir M. Heath, introduction à G. Bounin, *La Soltane*, éd. cit., p. XIV.

<sup>47</sup> L'expression est de Myriam Yardeni, *La Conscience nationale en France pendant les guerres de Religion*, Louvain, Nauwelaerts, 1971, titre du ch. IV, p. 141.

<sup>48</sup> A. Thevet, *Vrais Pourtraits*, VIII, 139: « Mahemet, Second du nom », f. 636 v<sup>o</sup>: « [...] Solyman estoit composé de bien autre honneur que ce furieux Mahemet. Pour l'avoir veu, je puis tesmoigner que c'estoit le plus doux, benin et affable Prince, qu'il est possible de penser [...] ».

<sup>49</sup> A. Thevet, *op. cit.*, II, V, 70, f. 435 : « Nicolas Esdrin, Comte de Serin »; II, VIII, 148, f. 657 : « Hismael Sophi, Roy de Perse ».

<sup>50</sup> *Ibid.*, II, V, 70, f. 436 r<sup>o</sup>.

<sup>51</sup> *Ibid.*, II, VIII, 139, f. 636 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

« vices execrables » du conquérant de Constantinople, « vilain bouc » coupable de sodomie et de vivisection sur des enfants, Néron à l'orientale pire encore que son lointain modèle. À l'opposé, Soliman est « le plus doux, benin et affable Prince qu'il est possible de penser, et qui sembloit porter aucunement bonne affection aux Chrestiens, principalement quant il ne s'agissoit point de son proffit, et honneur »<sup>52</sup>.

Le malheur est que ces qualités éminentes aboutissent en 1553 au meurtre de Mustapha. L'envers sinistre du prince magnanime est la « perfidie et desloyauté » dont il use pour perdre son héritier. Le Magnifique est aussi un Machiavel, au contraire d'un fils généreux et passablement naïf, lequel, pour sa ruine, « n'estoit trop bien leurré et machiavelisé aux affaires d'estat »<sup>53</sup>.

On voit déjà comment Thevet déplace l'histoire exemplaire du terrain romanesque au domaine politique. Plutôt que la personne du Grand Turc, c'est l'institution, la forme de la république qui est en cause. L'intrigue du sérail le cède au drame du pouvoir. Ayant part à la sagesse du législateur Solon, qui répute le parricide le plus horrible crime qui se puisse commettre, et à la grandeur de César, dont il emprunte le caractère altier et l'aspiration à la monarchie universelle, Soliman n'a pourtant pu se garder de l'épouvantable forfait. C'est qu'aucune loi n'a pu contredire à sa volonté, c'est qu'aucun garde-fou ne limitait l'exercice incontrôlé d'une toute-puissance absolue. La faute de Soliman est imputable en dernier ressort au vice constitutif de la monarchie seigneuriale, qui place le souverain, seul interprète des lois naturelles, au-dessus des lois civiles et humaines.

La « Vie de Sultan Mustapha, fils de Sultan Solyman » s'ouvre en effet par une réfutation méthodique de Jean Bodin, désigné par l'ironique périphrase de « ce gentil Politic », et de sa *République*, par laquelle il a pensé « enfermer le gouvernement de tout le monde dans le boyau d'un boudin »<sup>54</sup>. On attendrait de Thevet une critique de l'institution monarchique ou du caractère supposé naturel d'un tel régime - point sur lequel Bodin insiste longuement<sup>55</sup>, se servant au passage de l'exemple de Soliman et de Mustapha, interprété en un sens favorable. Loin du pathétique déployé par Moffan, Bounin, Belleforest et même Thevet, Jean Bodin se borne à poser une opération logique, exprimée en actes et en paroles. Du moment qu'il n'existe qu'« un Dieu au Ciel » - chrétiens et musulmans s'accordent sur ce dogme essentiel -, il ne peut y avoir qu'« un Sultan en la terre »<sup>56</sup>, ce qui légitime pleinement l'acte préventif de Soliman.

<sup>52</sup> *Ibid.*, f. 636 v°.

<sup>53</sup> *Ibid.*, II, VIII, 146, f. 654 v°.

<sup>54</sup> *Ibid.*, f. 652 r°-v°. Le même jeu de mots d'assez mauvais goût sur le nom de Jean Bodin se retrouve ailleurs dans les *Vies* de Thevet, *op. cit.*, II, VI, 107: « Henry Corneille Agrippe », f. 543 r°.

<sup>55</sup> Jean Bodin, *Les Six Livres de la République*, Paris, 1576. Nous citons d'après l'une des éditions de 1577 (Paris, J. Du Puys; BNF: \*E.53), p. 695: « [...] toutes les loix de nature nous guident à la Monarchie: soit que nous regardons ce petit monde, qui n'a qu'un corps, et pour tous les membres un seul chef duquel depend la volonté, le mouvement, et sentiment: soit que nous prenons ce grand monde, qui n'a qu'un Dieu souverain: soit que nous dressons noz yeux au ciel, nous ne verrons qu'un Soleil, et jusques aux animaux sociables, nous voyons qu'ils ne peuvent souffrir plusieurs Roys, plusieurs seigneurs, pour bons qu'ils soyent. »

<sup>56</sup>J. Bodin, *Les Six Livres de la République*, *op. cit.*, p. 696. - Cette page de la *Republique* et sa version primitive dans la *Méthode de l'Histoire* (trad. Pierre Mesnard, Paris-Alger, Les Belles

Esquivant pour sa part le point de droit, Thevet rappelle en revanche les circonstances proprement machiavéliques du meurtre : le rôle néfaste des mouchards et « vallemédire » (va-le-me-dire) qui remplissent les cours des Grands ; la robe empoisonnée envoyée à Mustapha par Roxelane, qui répète - en pure perte - le geste d'offrande trompeuse de Déjanire, de Clytemnestre et de Médée ; les cris du père relançant les exécuteurs hésitants ; les sept muets chargés des basses besognes du Sultan, qui viennent à bout de la résistance d'un homme seul et désarmé. Mais voilà que Thevet réplique à Bodin sur un terrain où on ne l'attendait pas. Le début de la « Vie de Sultan Mustapha » contient la réfutation d'un des premiers chapitres de la *République* touchant l'autorité du père sur les enfants. S'autorisant de l'exemple des anciens Romains, des Perses et des Celtes, Bodin proposait en effet de restituer au père de famille le droit de vie et de mort sur sa progéniture. De cette autorité parentale absolue découleraient, à l'en croire, la restauration de l'État et le renforcement de la souveraineté du roi sur son peuple<sup>57</sup>.

La conséquence négative, aux yeux de Thevet, est inévitable. Rien ne peut empêcher la passion paternelle de produire ses effets dévastateurs, puisque l'autorité du père échappe en ce cas au contrôle du magistrat. L'exécution barbare de Mustapha apparaît comme la suite logique et nécessaire d'un tel principe. Thevet cite à l'appui de sa thèse une tirade de la *Cornélie* de Robert Garnier. L'héroïne, veuve de Pompée et fille de Scipion, dénonce en César un tyran, dont l'ambition aveugle efface tout sentiment humain :

Non le respect du sang, non l'amour debonnaire  
Du pere à ses enfans, des enfans à leur pere,  
Ne peut rien contre un cœur, que le soin furieux  
De maistriser chascun, maistrise ambitieux.<sup>58</sup>

La catastrophe de la tragédie – mort de Scipion, deuil de Cornélie – résulte de la conception erronée du pouvoir d'un seul. Soliman travesti en César et le républicain

Lettres, 1941, p. 266) ont été commentées par Lucette Valensi, *Venise et la Sublime Porte*, Paris, Éditions du Seuil 1987, p. 81. - Autre version de l'histoire de Mustapha chez J. Bodin, *Colloque entre sept scavans qui sont de differens sentimens des secrets cachez des choses revelees. Traduction anonyme du 'Colloquium Heptaplomeres'* (Ms fr. 1923 de la B.N. de Paris), éd. par F. Berriot, Genève, Droz, 1984, livre IV, p. 177 ; livre V, p. 281 et livre VI, p. 373. La tragédie s'achève de façon fort édifiante : « jusques à la fin ou le Muphty, ayant demandé pardon à Dieu du meurtre des trois Princes, en fait le sacrifice expiatoire ».

<sup>57</sup> J. Bodin, *Les Six Livres de la République*, op. cit., livre premier, ch. IV, p. 20 : « De la puissance paternelle, et s'il est bon d'en user comme les anciens Romains ». La réponse est positive.

<sup>58</sup> Robert Garnier, *Cornélie*, acte III, v. 943-946, in *Œuvres complètes*, éd. R. Lebègue, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1973, p. 193. Cette tirade de l'héroïne est citée *in extenso* par Thevet, *Vrais Pourtraits et Vies*, op. cit., 1584, VIII, 146, f. 654 v<sup>o</sup>-655 r<sup>o</sup>. De R. Garnier, Thevet cite encore ailleurs le *Marc Antoine* (v. 1506-1515), dans le même sens anti-absolutiste (op. cit., II, V, 80, f. 470 r<sup>o</sup>). Voir sur ce point ma communication : « Deux vies parallèles : Henri III et Dom Sébastien Premier de Portugal », in R. Sauzet éd., *Henri III et son temps. Actes du colloque international de Tours, octobre 1989*, Paris, Vrin, 1992, p. 227-237, et notamment p. 232. Cf. *Le Huguenot et le sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1991, et Klincksieck, 1999, ch. VII, p. 203-212.

Scipion en Mustapha: le jeu des substitutions, chez Thevet, ne s'arrête pas à cet échange d'habits turcs et romains. Plutôt que Soliman mettant à mort son fils, c'est Charles IX se débarrassant, sous prétexte d'un complot, de ses sujets protestants. C'est encore Henri III faisant assassiner les Guises l'avant-veille de la Noël 1588, ou, du moins, en ce milieu d'année 1584 où Thevet publie ses *Vies*, la perspective d'une exécution similaire.

Le verdict est sans ambiguïté : la société chrétienne ne saurait s'accommoder du meurtre, même justifié, des enfants par les parents, ce qui serait contredire aux Évangiles et à l'apôtre Paul<sup>59</sup>. Cette première proposition en amène une seconde: le principe de la monarchie absolue est incompatible avec le christianisme bien entendu. On reconnaît là l'adepte de la monarchie tempérée, qui est à cette date la position des partisans de la Ligue. Rien de fortuit si Thevet et Garnier, par ailleurs amis, parlent ici d'une même voix. Soliman est finalement exonéré de sa faute, de même que Henri III, à condition toutefois que ce dernier change de conduite et accepte de se soumettre aux Guises.

\* \* \* \* \*

Trois remarques en conclusion: c'est en premier lieu l'extrême plasticité des genres, ou, si l'on préfère, des « formes » examinées ici. Non seulement les thèmes et les motifs apparaissent doués d'une remarquable faculté migratoire, mais, en outre, les histoires – j'emploie à dessein ce pluriel ambigu – se réduisent parfois à des réceptacles accueillants aux contenus les plus hétéroclites : discours moral, sans doute, mais c'est une loi du genre ; discours politique, qui va jusqu'à la réfutation implicite d'un ouvrage aussi considérable que la *République* de Jean Bodin ; discours tragique enfin, qui aboutit, dans le cas de Thevet, à l'insertion d'une tirade entière extraite d'une authentique tragédie dans la trame d'une *Vie* d'homme illustre. Notons que chez Belleforest aussi, et de façon moins inattendue, des sentences venues du théâtre de Garnier émaillent les sommaires de certaines *Histoires tragiques*<sup>60</sup>.

La seconde remarque découle de la précédente. C'est l'absence de frontière nette entre genres voisins. L'*Histoire tragique* et la *Vie* échangent leurs arguments, mais aussi des traits stylistiques et des procédés d'exposition. De plus, elles se tiennent l'une et l'autre sur le même pied que des œuvres aussi éloignées en apparence que les histoires exemplaires incluses dans la *République* ou le *Colloquium Heptaplomeres*, ou encore qu'une pièce à substrat politique comme *La Soltane* de Bounin ou la *Cornélie* de Garnier.

Remarque corollaire: la hiérarchie des genres est bousculée. L'histoire tragique ne saurait prétendre à la même dignité que la tragédie, mais elle joue largement des mêmes ressorts et exerce, tout comme son aînée, un rôle critique face à la société et au pouvoir. Des *Vies* anciennes aux modernes *Pourtraits et Vies*, la différence de statut est évidente. Il est vrai que sous son avatar illustre et modernisé, la prosopographie descend du ciel des idées générales pour prendre part au débat politique du temps et qu'elle élargit son

<sup>59</sup> A. Thevet, *op. cit.*, VIII, 146, f. 652 v°. Manchette : « Puissance paternelle absolue ne doit estre permise es Républiques Chrestiennes ». Thevet fait allusion ici à deux passages des épîtres de Paul, Éphésiens, VI, 1-4; Colossiens, III, 20-21.

<sup>60</sup> Remarque orale de Michel Simonin sur le présent exposé.



public en direction des « simples », que seule l'image a puissance d'attirer. Mais elle reste tout à la fois un panthéon des gloires universelles et un recueil d'exemples prioritairement adressés aux Grands et à ceux qui ont en main la conduite des affaires.

Dans ce qu'il conviendrait d'appeler en définitive la littérature politico-morale et qui rassemblerait, sous ce terme générique, une grande diversité d'œuvres et de propos, se trouvent rangées côte à côte des productions qui, à nos yeux, relèveraient de l'Histoire, et d'autres que l'on classerait plus volontiers au nombre des fictions. De la tragédie à l'histoire tragique, de l'histoire tragique à la *Vie*, de la *Vie* au traité juridique, et de ces divers genres au roman, nulle solution de continuité. Pas d'écart sensible ici et là quant à la proportion du vrai et du vraisemblable. Ce qui change seulement peut-être, c'est le dosage du plaisir et de la peine – ce plaisir dont le principe amène Belleforest à s'égarer sur les voies de la description pittoresque et morale du sérail et de ses intrigues, et Thevet à consacrer au turban des Marabouts marocains, moins volumineux et moins plissé que celui des Turcs, une amorce descriptive qui annonce de très, très loin le complexe édifice du couvre-chef de Charles Bovary.

\*

(Cet article, dans sa version révisée, a fait l'objet d'une publication, par les soins de Madeleine Bertaud, dans les *Travaux de littérature* publiés par l'ADIREL, XIII, 2000, p. 49-67.)